

## Entrevue

### « Seule une révolution peut sauver ce qui est à sauver » Ruth Renée Reif est en conversation avec le philosophe Slavoj Žižek

Slavoj Žižek est un des penseurs les plus stimulants du temps présent. Sa philosophie prend sa source de la confrontation avec les phénomènes sociaux et culturels du temps présent. Dominik Finkelde, collègue du philosophe, la compare à ce regard d'anamorphose sur la réalité qui caractérise la peinture des 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, lorsque des contenus d'image distordus en perspective ne deviennent reconnaissables qu'à partir d'un angle de vue déterminé. Ainsi Slavoj Žižek est-il animé par la volonté de ré-interpréter tout au moyen de la perspective colorée par le vocabulaire de Hegel et Lacan. Dans son ouvrage **Moins que rien. Hegel et l'ombre du matérialisme dialectique**, qui est paru en édition de poche chez Suhrkamp, en août 2016, il esquisse à grands traits sa philosophie politique à partir de la perspective des lectures toujours nouvelles de Hegel, Marx et Lacan.

**Cher professeur Žižek, le sous-titre de votre nouveau livre est : « Hegel dans l'ombre du matérialisme dialectique ». Dans cet ouvrage vous n'entrez pas seulement de faire sortir Hegel de cet ombre, mais au contraire vous vous déclarez très résolument son partisan. Pourquoi précisément Hegel ?**

Je plaide même en faveur d'un retour de Marx vers Hegel. Notre situation actuelle correspond beaucoup plus à celle de Hegel qu'à celle de Marx. Car Marx vivait dans un monde pré-révolutionnaire. Il reconnaissait les contradictions dans la société existante, et il voyait dans la révolution communiste une possibilité de les résoudre. La situation d'Hegel était par contre post-révolutionnaire. La Révolution française avait eu lieu. Et Hegel voyait la dimension destructrice de la terreur révolutionnaire. Il voulait nonobstant ne pas lâcher l'héritage émancipateur de la Révolution.

N'est-ce pas notre situation actuelle ? Nous avons la vieille société capitaliste qui agit de plus en plus de manière auto-destructrice. Et nous eûmes au 20<sup>ème</sup> siècle des tentatives communistes dont les épouvantables échecs se métamorphosèrent en cauchemars et terreur. Ainsi notre problème est le même que celui de Hegel : comment pouvons-nous sauver l'héritage du communisme et l'émancipation radicale sans retomber dans la terreur ?

**Mais Hegel ne dirigeait pas son regard sur le futur. Pour lui l'histoire s'achevait avec son temps. On a caractérisé sa philosophie comme un penser sans avenir...**

Hegel ne voyait aucune garantie pour l'avenir. C'est exactement cela qui nous unit beaucoup plus à lui qu'à Marx, qui croyait à une théologie historique. Et quand bien même cela ne représentait aucun déterminisme total, Marx était pourtant convaincu que nous pouvions décrypter un but à l'histoire. La société se trouve dans une tension critique. Elle vit un moment historique dans lequel il existe l'opinion de créer un avenir meilleur. Et nous pouvons agir en correspondance comme des agents du but historique. Hegel était beaucoup plus pessimiste. Dans cette mesure il était aussi plus matérialiste que Marx. Il ne permettait pas de poser en fait un quelconque agent historique, il savait où l'histoire devait se mouvoir et ce qui devait être fait. À la fin de sa préface à sa philosophie du droit, il écrivit totalement clairement que la philosophie ne peut peindre qu'en grisaille. Elle ne peut pas parler du futur mais seulement dire la vérité sur la société actuelle et la dissolution de l'ordre ancien.

**L'oiseau de minerve ne fait que commencer à prendre son envol au crépuscule...**

Hegel est totalement actuel, cela étant. Nous ressentons cela exactement aujourd'hui : nous savons ce qui va de travers avec le capitalisme global, qu'il crée une nouvelle forme d'*apartheid* et provoque des crises écologiques. Mais personne n'a de solution. Bien plus, nous devons admettre que nous sommes au point mort, eu égard, à la crise financière et celle économique, le chômage et la lutte contre le fondamentalisme. L'histoire est ouverte et contingente. Nous nous trouvons en difficultés et il n'y a pas de chemin évident pour en sortir.

## La grandeur de l'idéalisme allemand

**Vous décrivez, comme un temps d'une « intensité du penser à couper le souffle », ce demi-siècle qui précéda la mort de Hegel en 1831. De fait dans cette époque tombent aussi de nombreuses découvertes et inventions — de l'uranium au métier à tisser mécanique. Comment expliquez-vous une telle floraison intellectuelle ?**

Examiner seulement deux grands changements qui eurent lieu à cette époque : la Révolution française, qui apporta un chambardement politique pour toute l'Europe et la naissance du monde moderne, de la civilisation séculaire industrielle. L'idéalisme allemand fut un phénomène historique singulier. Cela est souvent négligé. Mais ce dut être un moment singulier que celui où la totalité de l'univers traditionnel des valeurs hiérarchiques disparut sans que l'on susse ce qu'apporterait la nouvelle ère. La société bourgeois moderne n'était pas encore développée. Et c'est carrément alors que ce révéla la grandeur de ces idéalistes allemands. Ils savaient que l'ancien monde était passé et qu'il n'y avait aucun retour au vieil univers. En même temps, ils étaient tous choqués, comme tout le monde de l'évolution entamée par la Révolution française avec Napoléon. Malgré cela ils ne la renièrent pas cette révolution, mais tentèrent au contraire d'en sauver les idéaux. Ils reconnurent en même temps ce qu'on devait naturellement à l'esprit romantique du temps, à savoir que dans la société bourgeois moderne émergeait une nouvelle dimension d'aliénation. Les êtres humains travaillaient en usines. Ils perdaient leurs liens familiaux et leur appartenance à des communautés. Il y eut des luttes de classes, des conflits sociaux et un individualisme destructeur. Ainsi ces philosophes se trouvaient devant le problème de découvrir une nouvelle forme de

société, dans laquelle régnât de fait une liberté sans ces conséquences destructrices. Ils durent trouver un moyen de réconcilier la société avec elle-même.

***Lorsque vous écrivez de l'histoire de la philosophie et que vous ajoutez : « Relativement à la philosophie occidentale, cela revient au même », n'est-ce pas là une vision très eurocentriste ?***

Cela peut vous choquer. Mais je me considère comme un eurocentriste de gauche. La philosophie occidentale, et principalement le legs spirituel de l'Europe de l'Ouest, est unique. L'idée de démocratie radicale, de l'égalité et du féminisme — tout cela est une part de l'héritage européen. Cela ne pouvait émerger qu'à l'Ouest avec ses trois grandes ruptures.

Ce fut tout d'abord l'idée grecque de la démocratie, qui n'est pas la même que celle de la démocratie de lignée, car au contraire plus radicale. C'est le « nomos », la loi qui détermine que ces structures-là, celles qui ne sont pas hiérarchisées sociales, se trouvent pour le peuple. Cela signifie que nous, en tant qu'individus contingents pouvons avoir un accès direct au pouvoir, à l'absolu, à Dieu ou à n'importe quoi d'autre. Dans le Christianisme nous avons avec l'idée de l'Esprit Saint ensuite la même représentation d'une communauté ordonnée sur l'égalité des croyants lesquels ne prennent pas part à un combat social hiérarchique. Et finalement, aux temps modernes, Descartes apporte le même message. C'est oublié aujourd'hui. Mais Descartes fut particulièrement populaire parmi les femmes. Car sa philosophie ne fait pas de différence entre hommes et femmes. « *Cogito* » n'a pas de sexe.

***Mais le reniement des cultures d'autres peuples n'est-il pas nonobstant un héritage de l'époque colonial que nous devrions surmonter ?***

Je concède volontiers que cela est un héritage d'impérialisme culturel. Mais l'anti-colonialisme repose, de même aussi que l'eurocentrisme, sur le legs de l'Europ. Le moyen de surmonter l'eurocentrisme ne peut pas consister à retourner à de quelconques sagesse traditionnelles originelles.

Or ce retour se produit aujourd'hui. Regardez donc vers la Chine, Singapour ou l'Indes ! Vous y voyez un capitalisme extrêmement dynamique et brutal, qui va très bien de pair avec la revivification des valeurs asiatiques traditionnelles. Narendra Modi le premier ministre indien actuel est un préconisateur de l'économie néolibérale du capitalisme et en même temps un nationaliste hindouiste radical. En Chine on redécouvre le confucianisme. Partout dans le monde des instituts Confucius sont érigés<sup>1</sup>.

***Vous ne croyez pas à un effet émancipateur des cultures pré-coloniales extra-européennes ?***

Non. Je ne vois pas une telle résistance d'anciennes cultures locales. Des meneurs intellectuels du tiers-monde comme Nelson Mandela ou Malcom X, ont aussi reconnu cela clairement. Malcom X disait que le « X » veut dire « être un esclave noir aux racines culturelles dérobées ». Mais il reconnaissait nettement qu'il ne s'agit pas de retourner en Afrique au service d'enracinements quelconques. Il comprenait la perte de ces racines comme une chance de liberté qui permettent aux Noirs de créer leur propre genre de communautés et d'être égalitaires et universels comme les Blancs.

C'est la tendance du capitalisme global actuel que la dynamique du marché néo-libéral fonctionne même mieux avec une structure autoritaire. C'est la raison pour laquelle notre chance ne consiste pas à produire une résistance en ayant recours à de quelconques sagesse antiques, comme le pensent quelques-uns de mes amis en Amérique latine, qu'il y ait un héritage inca ou bien celui de n'importe quelles tribus indigènes. Nous devrions beaucoup plus nous en tenir à l'héritage européen. Tout particulièrement cet héritage européen de démocratie radicale et d'égalité est menacé par un capitalisme global.

***Et comment vous représentez-vous un sauvetage ?***

Nous pouvons seulement nous opposer au capitalisme global qu'avec un nouveau projet universaliste. Tous nos problèmes actuels d'aujourd'hui requièrent une réponse universelle. La politique doit donc être aussi universelle. Nous avons aujourd'hui besoin de plus d'universalisme. Et le paradoxe consiste dans le fait que l'héritage européen est la seule et unique chance d'universalisme effectif. Nous devons soutenir le rôle progressif de l'héritage émancipateur européen.

**L'ancienne question de Lénine**

***Donc retour à Hegel.***

Bien sûr que nous devons continuer de nous mouvoir à partir de Hegel, mais en passant à travers lui. Le seul et unique chemin au-delà de Hegel passe au travers de lui. Si l'on tente de contourner Hegel, on atterrit à un point zéro placé derrière Hegel.

***Que voulez-vous dire avec « au travers de lui » ?***

La totalité de l'histoire de la philosophie après lui fut une réaction contre lui. Mais ce Hegel, qui fut alors critiqué par tous, n'était pas le vrai Hegel. C'était sa risible simplification : Hegel comme idéaliste absolu qui pensait qu'il pouvait dériver vers lui la totalité de la réalité de son esprit et savoir absolument tout ce qui est et avait à savoir. Non. Hegel est en

---

<sup>1</sup> Le Canada vient d'exiger la fermeture d'un tel institut pour raison d'espionnage industriel sous couvert de confucianisme. *ndt*

vérité un philosophe beaucoup plus modeste. L'idée d'un savoir absolu ne signifie rien pour lui. Le concept « absolu » doit bien plus être compris au sens de *absolvere* — à savoir séparer, détacher. Il n'y a pas de point à partir duquel le monde peut être compris. Ainsi sommes-nous condamnés au savoir absolu. Et ce savoir absolu de Hegel s'étend exactement jusqu'à la limite absolue du penser qui est historiquement déterminée. Le penser de Hegel est un historicisme absolu.

***Vers la fin de votre livre, vous parlez des masses de ceux qui protestent, de la culture de discussion, desquelles des réponses concrètes devaient provenir à l'ancienne question de Lénine : « Que faire ? » Où sont ces masses qui protestent ?***

Ne surestimez pas la mesure dans laquelle les hommes se révoltaient dans le passé. Examiner les révolutions qui se trouvent derrière nous. Y participèrent au maximum 10 à 20% des gens. Aussi lors de la révolution d'octobre en Russie, la majorité se comporta plutôt passivement et fut subornée par cette idée, qu'il y aurait la fin de la guerre et le partage des terres pour la population. C'est pourquoi je ne pense pas qu'il y eut dans le passé une époque idéale où une majorité se révolta.

***Mais dans le présent, autant dire qu'on ne se révolte plus du tout.***

Il est difficile de se révolter aujourd'hui. C'est le trait de génie du capitalisme. Il présente de nouvelles formes de domination et d'exploitation comme de nouvelles formes de liberté. Ce que nous pouvons voir, par exemple, c'est le « **précarariat** » croissant des travailleurs temporaires, qui n'ont aucun contrat de travail de longue durée, et qui sont sans travail la plupart du temps. Dans maints pays 40% des énergies du travail se trouvent dans ces conditions. Ces êtres humains se trouvent dans une situation désespérée. Ils vivent dans la peur constante de ce qui arrive lorsque le contrat se termine et qu'ils doivent chercher un nouveau travail. Le plus souvent il ne sont pas non plus assurés contre la maladie et n'ont pas de garantie de retraite, au contraire il doivent s'en remettre à eux-mêmes. Et c'est précisément cette situation de précarité qui leur est présentée idéologiquement comme une liberté nouvelle.<sup>2</sup> Ils ne sont plus rivés sur un travail aliénant. Ils peuvent en rechercher un autre et ont la liberté de choisir.

***Le problème ne consiste-t-il pas dans le fait que le capitalisme a rendu de nombreux êtres humains superflus et qu'il n'en a plus du tout besoin ?***

Le chômage est aujourd'hui une caractéristique beaucoup plus structurelle, que c'était le cas au 20<sup>ème</sup> siècle ou à l'époque de Marx. Il ne s'agit plus de travail à temps partiel. Nous avons des couches entières de la population qui sont dehors de manière permanente. En Grèce, par exemple, il y a des centaines de milliers d'étudiants qui savent exactement qu'ils n'ont aucune chance de trouver un travail dans le domaine dans lequel ils se forment. Étant donné qu'ils se trouvent en concurrence avec d'autres travailleurs précaires, qu'ils ne connaissent même pas, il est presque impossible de créer un genre quelconque de solidarité. Dans de nombreux pays occidentaux, les syndicats traditionnels ne veulent pas du tout représenter les travailleurs précaires. Ils ne veulent se soucier que de la classe traditionnelle des travailleurs. Je ne sais pas comment régler ce problème. Définitivement, il n'est pas à résoudre aujourd'hui dans le cadre du capitalisme actuel.

***Et qui peut créer une autre structure ?***

Le problème c'est que la gauche n'offre pas non plus une alternative convaincante. En Espagne, par exemple, *Podemos* a organisé de grandes manifestations. Mais lorsque je lus leur programme, je n'y rencontrai que des platitudes populistes. Le pire de ce qui peut survenir, nous le connaissons à présent en France et en Angleterre. Dans ces pays, il y a un centre libéral anonyme mis au défi par une droite orientée contre les immigrants.

## **Solutions métaphysiques**

***Vous avez intitulé votre ouvrage « Moins que rien » et avec cela, la question de Leibnitz du pourquoi diantre, il y a quelque chose et non pas rien ?, vous avez ouvert une nouvelle perspective...***

C'est un essai risqué que j'accomplis ici. Tout d'abord, je retourne à l'époque de l'atomisme pré-socratique. Il est intéressant de voir que ce concept du « *Ichts* » que Démocrite<sup>3</sup>, le créateur du matérialisme antique inventa, signifie

---

<sup>2</sup> Il faut dire que cette situation constitutive du chômage a même été soulignée par certains anthroposophes, comme une opportunité d'épanouissement de liberté (sortie des conditions aliénantes du travail), mais pour réaliser cela, il faut encore avoir quelque moyen pour survivre avant de se livrer à des opportunités fécondes par la liberté de sa prise en main. Dans ce cas l'allocation de base inconditionnelle est bel et bien la solution. *ndt*

<sup>3</sup> Pierre Feschotte, dans son ouvrage *Les Illusionnistes — Essai sur le mensonge scientifique*, au début de son livre cite longuement Jean Rostand et donne les circonstances dans lesquelles Leucippe & Démocrite émettent leur théorie « atomique » en précisant qu'au 5<sup>ème</sup> siècle « à cause de la vigueur (*sanity*) de sa théorie métaphysique, celle-ci a conduit beaucoup de gens à le considérer comme l'égal, sinon plus, de Platon ». Après avoir exposé plus en détail ce que l'on connaît de cette théorie, Feschotte conclut son introduction situative en écrivant : « *Comment se fait-il qu'un contenu de connaissance tel que le matérialisme soit présenté aujourd'hui comme le résultat de l'étude scientifique, par des moyens modernes et très raffinés, du monde qui nous entoure et de nous-mêmes, alors que de toute évidence il préexistait à toutes les découvertes et observations récentes ?*

*De deux choses l'une :*

quelque chose comme « moins-que-rien ». J'ai tenté ici de le lire après cela au moyen de la physique quantique. Nous y avons l'idée paradoxale que sur le plan quantique le plus élémentaire, il existe une entité négative, et donc on doit ajouter quelque chose pour ne rien avoir. Ma prétention va plus loin cependant. Je voudrais explorer ce « moins-que-rien », non seulement dans l'univers symbolique, mais encore dans la réalité aussi.

***La négation de la réalité sociétale en tant que présupposition de son changement ? Est-cela votre exigence, de commencer sans cesse par le commencement ? Vous citez l'écrivain G.K. Chesterton, pour qui la répétition d'un signe était le témoignage d'une vitalité enfantine...***

Oui. Car toutes les grandes révolutions qui se sont transformées en une grande catastrophe, sont perdues. Nous vivons à présent dans cet idolâtrie du nouveau. Mais — et c'est pour moi la grande leçon de l'histoire — ce qui est réellement nouveau se produit toujours par un retour à quelque chose d'ancien. Pensez à Luther. Il ne voulait pas de révolution, bien au contraire, il voulait un retour au Christianisme authentique. Ou bien Blaise Pascal. Son problème n'était pas comment savoir se débarrasser de l'ancien, mais comment, et dans les conditions nouvelles, pouvoir rester un authentique Chrétien. Pour conserver vraiment ce qui est digne de l'être dans notre tradition, vous devez être une révolutionnaire de gauche. Seule une révolution peut sauver ce qui est à sauver dans notre passé.

***Depuis des décennies déjà, la philosophie atteste d'une crise. On lui reproche d'avoir perdu le contact d'avec le réel. Voyez-vous cela aussi ainsi ?***

Oui, je suis d'accord avec vous. Dans les dernières décennies la philosophie a évité toutes les grandes interrogations métaphysiques. Elle est partie de l'idée qu'on ne peut pas répondre à ces interrogations mais au contraire seulement fournir des descriptions herméneutiques. Lorsque vous demandez, par exemple à un philosophe ce qu'est la liberté, on ne vous répond pas par une définition typique de liberté, au contraire l'astuce philosophique typique c'est de vous demander à vous, ce que vous comprenez sous le terme de liberté. Cela a mené à ce que la philosophie, soit se réduit à une doctrine de la méthode en science naturelle, soit se voit totalement déclarée comme superflue et disparaît.

De fait le physicien Stephen Hawking, par exemple, affirme que la science peut aujourd'hui répondre à toutes les questions qui autrefois étaient considérées comme philosophiques. La liberté du vouloir par exemple n'est plus un problème métaphysique. C'est un sujet dont se préoccupent la science neurologique. Les scientifiques se rapprochent aujourd'hui des questions philosophiques. Mais sur le plan des sciences naturelles, ils ne peuvent pas les résoudre. Regardez la physique quantique comment elle s'y prend avec le problème de l'état de réalité, quant à savoir si la réalité est créée par l'observateur ou bien pas. Tant qu'elle reste science, elle ne peut pas résoudre ce problème.

***Mais comment la crise de la philosophie peut-elle être surmontée ?***

L'ère du penser post-moderne avec son constructivisme et son relativisme historique est déjà parvenu à son terme. Nous en revenons avec reconnaissance aux grandes questions métaphysiques naïves de la philosophie. Je ne vois pas cela seulement ainsi. Mon ami Alain Badiou, ou le représentant du réalisme spéculatif en France et en Angleterre. Car les problèmes face auxquels nous nous trouvons, requièrent des solutions métaphysiques. Lorsqu'on discute, par exemple, sur les conséquences des expérimentations biogénétiques, pour avoir si quelqu'un est encore un être libre, dont l'esprit est génétiquement contrôlé, alors ce sont inconditionnellement des questions philosophiques.

***Die Drei, 11/2016.***

(Traduction Daniel Kmiecik)

***Slavoj Žižek***, est né en 1949 à Ljubljana, il étudia à l'université du lieu la philosophie, et la sociologie et les acheva par une dissertation sur Hegel, en 1981. Il a étudié ensuite à l'Université Paris VIII, où il passa une thèse sur Lacan en 1985. En Slovénie, il appartient au mouvement politique alternatif. Jusqu'en 1988, il fut membre du parti communiste et fut ensuite quelques années durant député du parti libéral démocratique au Parlement slovène et en 1990, un des candidats pour ce qu'on appelait le présidium collectif de la République. Aujourd'hui il est professeur de philosophie à l'Université de Ljubljana ainsi qu'à la *European Graduate School* dans l'helvétique Saas Fee. Il fut de nombreuses fois professeur invité et est depuis 2007, directeur international de l'Institut Birbeck pour les humanités de l'Université de Londres.

Son œuvre est vaste et comprend plus de 50 titres. Est paru en dernier lieu en allemand : *Les mauvais esprits du domaine céleste. Le combat de gauche au 21<sup>ème</sup> siècle* (Francfort-sur-le-Main, 2013) ; *Encourageons l'impossible* (Hambourg, 2014) et *Moins que rien. Hegel dans l'ombre du matérialisme dialectique* (Berlin 2014).

- 
- *Ou bien, le point de vue non expérimental, imaginé par Démocrite, s'est confirmé par la suite grâce à l'étude du monde matériel effectuée par les sciences modernes. De ce fait, il n'y a plus de monde platonicien des idées, plus de réalité autre que la matière en lente évolution, par complexification, celle des matérialistes.*
  - *Ou bien nous assistons, pour des raisons qui devront être clairement définies, au triomphe provisoire d'une immense idée a priori bloquant toute autre théorie du monde par l'autorité de la certitude scientifique. »*

Il définit ensuite l'intention sur laquelle on ne peut se méprendre de son ouvrage et conclut : « *Les conséquences sociales de ces idées sont tellement graves qu'il importe, en toute urgence, de les soumettre à un contrôle méthodique* » Ce qu'il a fait dans la suite de son ouvrage, si vite disparu en France à de la mémoire de ses contemporains que nous sommes. *ndt*